

une femme comme Madame de Sénanges, paroît en public avec elle, & laisse établir un commerce de lettres, il faut bien qu'il ait ses raisons. Communément on ne fait point ces choses-là sans idées. Elle doit croire que vous l'adorez. Ce qu'elle croit m'importe peu, repris-je, je sçaurai la détromper. Cela ne sera pas honnête, repartit-il, & vous la mettrez en droit de se plaindre de vos procédés.

Il me semble, répondis-je, que je suis plus en droit de me plaindre des siens. A propos de quoi peut-elle croire que je lui dois mon cœur? Votre cœur! dit-il; jargon de roman. Sur quoi supposez-vous qu'elle vous le demande? Elle est incapable d'une prétention si ridicule. Que demande-t-elle donc? répondis-je. Une sorte de commerce intime, reprit-il, une amitié vive qui ressemble à l'amour par les plaisirs, sans en avoir les sortes délicatesses. C'est, en un mot, du goût qu'elle a pour vous, & ce n'est que du goût que vous lui devez. Je crois, repliquai-je, que je le lui devrai long-tems. Peut-être, dit-il. La raison vous éclairera sur une répugnance si mal fondée; Madame de Sénanges ne vous inspire rien à pré-

sent; mais vous ne pouvez pas empêcher qu'incessamment elle ne vous paroisse plus aimable. Ce sera malgré vous; mais cela sera, ou vous renoncerez à toutes sortes de bienséances & d'usages.

Je suis, quoi que vous en disiez, répondis-je, très-certain que cela ne sçaurait être. On pensera de moi ce qu'on voudra, il est décidé que je n'en veux point. Je le vois avec une extrême douleur, reprit-il, il ne nous reste seulement qu'à examiner si vous avez raison de n'en pas vouloir. Mais, vous, lui demandai-je, la prendriez-vous? Si j'étois, dit-il, assez infortuné pour qu'elle le voulût, je ne vois pas que je pusse faire autrement, & par mille raisons cependant je pourrais m'en dispenser. Eh! pourquoi pourrais-je m'en dispenser moins que vous?

Vous êtes trop jeune, me répondit-il, pour ne pas avoir Madame de Sénanges. Pour vous, c'est un devoir; si je la prenois, moi, ce ne seroit que par politesse. Vous avez actuellement besoin d'une femme qui vous mette dans le monde, & c'est moi qui y mets toutes celles qui veulent y être célèbres. Cela seul doit faire la différence de votre choix & du mien.

Permettez moi une question, lui dis-je, ne soyez même pas surpris si dans le cours de cette conversation, je vous en fais quelques-unes. Vous me dites des choses qui me sont trop nouvelles, pour que je les saisisse d'abord comme vous le voudriez. Vous devez d'ailleurs vous attendre à me trouver incrédule, aussi souvent que vous m'étonnerez.

Comme je n'ai d'autre but que celui de vous instruire, je me ferai toujours un vrai plaisir d'éclaircir vos doutes, repartit-il, & de vous montrer le monde tel que vous devez le voir. Mais pour nous livrer plus librement à des objets qui, par leur étendue & leur variété, pourront nous mener loin, je voudrois que nous allassions chercher quelque promenade solitaire, où nous puissions n'être pas interrompus, & je crois que l'Etoile pourroit convenir à notre dessein. J'approuvai son idée, & nous partîmes.

Nous ne nous entretenîmes en chemin que de choses indifférentes, & ce ne fut qu'en arrivant à l'Etoile que nous commençâmes une conversation, qui n'a que trop influé sur les actions de ma vie.

Vous avez piqué ma curiosité, lui

dis-je, voudriez-vous la satisfaire? N'en doutez pas, répondit-il, je ferai charmé de vous instruire. Il y a des choses qu'on ne peut ignorer long-tems sans une sorte de honte, parce qu'elles renferment la science du monde, & que sans elle, les avantages que nous avons reçus de la nature, loin de nous tirer de l'obscurité, tournent souvent contre nous. Je sçais que cette science n'est, à proprement parler, qu'un amas de minuties, & que beaucoup de ses principes blessent l'honneur & la raison; mais en la méprisant, il faut l'apprendre, & s'y attacher plus qu'à des connoissances moins frivoles, puisqu'à notre honte, il est moins dangereux de manquer par le cœur que par les manières.

Vous rêvez déjà, continua-t-il. Ce n'est pas, repartis-je, que je ne vous prête une extrême attention, mais ce ton sérieux me paroît si peu fait pour vous, que je ne puis revenir de la surprise qu'il me cause. Je vous trouve philosophe, vous...! Cessez de vous étonner, interrompit-il; mon amitié pour vous ne m'a pas permis de vous tromper long-tems, & le besoin que vous avez d'être instruit, m'a contraint

de vous montrer que je sçais penser & réfléchir. Je me flatte, au reste, que vous sçaurez me garder le secret le plus inviolable sur ce que je vous dis, & sur ce que je vais vous dire. Quoi! lui dis-je en riant, vous pourriez être fâché que je disse, *Versac sçait penser?* Sans doute, repliqua-t-il fort sérieusement, & vous sçaurez bientôt pourquoi il m'est important que vous ne le disiez pas. Revenons à vous.

Je me suis apperçu avec surprise en mille occasions, que le monde vous étoit absolument inconnu. Quoique vous soyez fort jeune, vous êtes d'un rang à n'avoir pas dû conserver jusques à présent les préjugés que je vous trouve. Je ne puis sur-tout m'étonner assez que vous connoissiez si peu les femmes. Les réflexions que j'ai faites sur elles, pourront vous être utiles. Ce n'est pas cependant que je me flatte que vous puissiez marcher sûrement d'après mes seuls préceptes; mais du moins ils affoibliront en vous des idées qui retarderoient long-tems vos lumières, ou vous empêcheroient peut-être à jamais d'en acquérir.

Quelque nécessaire que vous soit la connoissance des femmes, elle n'est ce-

pendant pas la seule à laquelle vous deviez vous borner. Celle des usages, des goûts & des erreurs de votre siècle, doit partager vos soins, avec cette différence, qu'il vous sera facile de vous former des femmes l'idée que vous en devez avoir, & qu'après l'étude la plus opiniâtre, vous ne connoîtrez peut-être jamais le reste parfaitement.

C'est une erreur de croire que l'on puisse conserver dans le monde cette innocence de mœurs, que l'on a communément quand on y entre, & que l'on y puisse être toujours vertueux; & toujours naturel, sans risquer sa réputation ou sa fortune. Le cœur & l'esprit sont forcés de s'y gêner, tout y est mode & affectation. Les vertus, les agrémens, & les talens y sont purement arbitraires, & l'on n'y peut réussir qu'en se défigurant sans cesse. Voilà des principes que vous ne devez jamais perdre de vue; mais ce n'est pas assez de savoir que pour réussir il faut être ridicule, il faut étudier avec soin le ton du monde où notre rang nous a placés, les ridicules qui conviennent le plus à notre état, ceux, en un mot, qui sont en crédit; & cette étude exige plus de finesse & d'attention qu'on ne peut l'imaginer.

Qu'entendez-vous, lui demandai-je, par des ridicules en crédit ? L'entends, reprit-il, ceux qui, dépendant du caprice, sont sujets à varier, n'ont comme toutes les modes, qu'un certain tems pour plaire, & qui, pendant qu'ils sont en regne, effacent tous les autres. C'est dans le tems de leur vogue qu'il faut les saisir ; souvent il y a aussi peu de fruit à les prendre, lorsqu'on commence à s'en dégoûter, que de risque à les garder, lorsqu'ils sont absolument proscrits. Mais quand on sçait, lui dis-je, que ce qui regne est un ridicule, comment peut-on se résoudre à le prendre ?

Bien peu de gens, répondit-il, sont assez en état de réfléchir, pour sçavoir ce qui en est ; & ceux qui pensent, se livrent souvent, même par réflexion, aux erreurs qu'intérieurement ils condamnent le plus. Vous dirai-je d'ailleurs ? C'est presque toujours à ceux d'entre nous qui raisonnent le plus profondément, que l'on doit ces opinions absurdes qui font honte à l'esprit, & ce maintien affecté qui gêne & contraint la figure. Moi, par exemple, qui suis l'inventeur de presque tous les travers qui réussissent, ou qui, du moins, les per-

fectionne, pensez-vous que je les choisisse, les entretienne, & les varie, uniquement par caprice, & sans que la connoissance que j'ai du monde, règle & conduise mes idées là-dessus ? Sans sçavoir, répondis-je, toutes les raisons qui peuvent vous déterminer, je conçois que vous n'imaginiez des ridicules que parce que vous les croyez des moyens de plaire dans la société.

Oui, je le crois, repliqua-t-il : la façon dont j'ai pris dans le monde est, je pense, une assez bonne preuve que je ne me trompe pas, & que ce n'est qu'en suivant mes traces qu'on peut parvenir à une aussi grande réputation. Ne soyez point, au reste, arrêté par le nom que je donne aux choses qui sont en possession de séduire : tant qu'un ridicule plaît, il est grace, agrément, esprit, & ce n'est que quand, pour l'avoir usé, on s'en lasse, qu'on lui donne le nom qu'en effet il mérite.

Mais, lui dis-je, à quoi s'aperçoit-on qu'un ridicule commence à veiller ? Au peu de cas que les femmes en font, repliqua-t-il. C'est, je crois, une étude bien pénible, que celle que vous me prescrivez, répondis-je. Non, reprit-il, l'on peut réduire l'art de plaire aujour-

d'hui à quelques préceptes assez peu étendus, & dont la pratique ne souffre aucunes difficultés. Je suppose d'abord, & avec assez de raison, ce me semble, qu'un homme de notre rang, & de votre âge, ne doit avoir pour objet que de rendre son nom célèbre. Le moyen le plus simple, & en même tems le plus agréable pour y parvenir, est de paroître n'avoir dans tout ce qu'on fait que les femmes en vue, de croire qu'il n'y a d'agrémens que ce qui les séduit, & que le genre d'esprit qui leur plaît, quel qu'il soit, est en effet le seul qui doit plaire. Ce n'est qu'en paroissant soumis à tout ce qu'elles veulent qu'on parvient à les dominer. Je puis aisément vous faire convenir de cette vérité; mais avant que de vous parler des femmes, j'ai quelques conseils à vous donner sur le chemin que vous devez prendre pour plaire dans le monde. Conseils fondés, au reste, sur ma propre expérience.

Il faut d'abord se persuader, qu'en suivant les principes connus, on n'est jamais qu'un homme ordinaire, que l'on ne paroît neuf qu'en s'en écartant: que les hommes n'admirent que ce qui les frappe; & que la singularité seule pro-

duit cet effet sur eux. On ne peut donc être trop singulier, c'est-à-dire, qu'on ne peut trop affecter de ne ressembler à personne soit par les idées, soit par les façons. Un travers que l'on possède seul fait plus d'honneur qu'un mérite que l'on partage avec quelqu'un.

Ce n'est pas tout; vous devez apprendre à déguiser si parfaitement votre caractère, que ce soit en vain qu'on s'étudie à le démêler. Il faut encore que vous joigniez à l'art de tromper les autres, celui de les pénétrer, que vous cherchiez toujours sous ce qu'ils veulent vous paroître, ce qu'ils font en effet. C'est aussi un grand défaut pour le monde que de vouloir ramener tout à son propre caractère. Ne paroissez point offensé des vices que l'on vous montre, & ne vous vantez jamais d'avoir découvert ceux que l'on croit vous avoir dérobés. Il vaut souvent mieux donner mauvaise opinion de son esprit, que de montrer tout ce qu'on en a, cacher sous un air inappliqué & étourdi le penchant qui vous porte à la réflexion, & sacrifier votre vanité à vos intérêts. Nous ne nous déguisons jamais avec plus de soin que devant ceux à qui nous croyons l'esprit d'examen. Leurs lumie-

res nous gênent. En nous moquant de leur raison, nous voulons cependant leur montrer qu'ils n'en ont pas plus que nous. Sans nous corriger, ils nous forcent à dissimuler ce que nous sommes, & nos travers sont perdus pour eux. Si nous étudions les hommes, que ce soit moins pour prétendre à les instruire que pour parvenir à les bien connoître. Renonçons à la gloire de leur donner des leçons. Paroissions quelquefois leurs imitateurs pour être plus sûrement juges; aidons-les par notre exemple, par nos éloges mêmes, à se développer devant nous, & que notre esprit ne nous serve qu'à nous plier à toutes les opinions. Ce n'est qu'en paroissant se livrer soi-même à l'impertinence, qu'il n'échappe rien de celle d'autrui.

Vous me semblez vous contredire, interrompis-je, ce dernier précepte détruit l'autre; si je deviens imitateur, je cesse d'être singulier.

Non, reprit-il, cette souplesse d'esprit que je vous conseille n'exclut pas la singularité que je vous ai recommandée. L'une ne vous est pas moins nécessaire que l'autre; sans la première, vous ne frapperiez personne; sans la secon-

de, vous déplairiez à tout le monde, ou du moins, vous perdriez le fruit de toutes les observations que vous feriez. D'ailleurs, on n'est jamais moins à portée de devenir ce que vous êtes, que lorsque vous paroissez être tout; & un génie supérieur sçait embellir ce que les autres lui fournissent, & le rendre neuf à leurs yeux mêmes.

Une chose encore extrêmement nécessaire, c'est de ne s'occuper jamais que du soin de se faire valoir. On vous aura dit, peut-être même aurez-vous lu, que celui de faire valoir les autres est plus convenable; mais il me semble qu'on peut s'en reposer sur eux; & pour moi, je n'ai encore vu personne, quelque modestie qu'il affectât, qui ne trouvât toujours en fort peu de tems le secret de m'apprendre à quel point il s'estimoit, & combien je devois l'estimer moi-même.

De toutes les vertus, celle qui, dans le monde, m'a toujours paru réussir le moins à celui qui la pratique, c'est la modestie. Ne soyons pas intérieurement prévenus de notre mérite; je le veux; mais paroissions l'être: qu'une certaine confiance soit peinte dans nos yeux, dans nos tons, dans nos gestes,

& jusques dans les égards que nous avons pour les autres. Sur-tout, parlons toujours, & en bien de nous-mêmes: ne craignons point de dire & de répéter, que nous avons un mérite supérieur. Il y a mille gens à qui l'on n'en croit, que parce qu'ils ne cessent pas de dire qu'ils en ont. Ne vous arrêtez point à l'air de froideur & de dégoût avec lequel on vous écoutera, au reproche même qu'on vous fera de ne vous perdre jamais de vue. Tout homme qui vous blâme de trop parler de vous, ne le fait que parce que vous ne lui laissez pas toujours le tems de parler de lui: plus modeste, vous seriez martyr de sa vanité. Je ne sçais d'ailleurs, si quelqu'un qui entretient les autres de ce qu'il croit valoir, est plus blâmable que celui qui, en se taisant sur lui-même, pense qu'il fait un sacrifice à la société, & s'il n'y a pas bien de l'orgueil à se croire obligé d'être modeste.

Quoi qu'il en soit, il est plus sûr de subjuguier les autres, que de leur immoler sans cesse les intérêts de notre amour-propre. Le trop grand desir de leur plaire, suppose le besoin qu'on en a. Ils ne sont jamais plus portés à nous

nous juger avec sévérité que lorsqu'ils nous voient chercher servilement à nous les rendre favorables. C'est avouer que nous croyons qu'un homme nous est supérieur, que d'être timide devant lui. Cette crainte de lui déplaire, même en le flattant, ne nous le gagne pas. L'hommage que nous lui rendons l'enhardit à nous trouver des défauts, sur lesquels, sans nos ménagemens pour lui, il n'auroit peut-être jamais osé porter ses yeux: il est vrai qu'il veut bien s'y prêter, mais la bonté avec laquelle il les excuse, est une injure pour nous, que plus de confiance en nous-mêmes nous auroit épargnée. Cet orgueilleux qui pousse la facilité jusques à vouloir bien nous rassurer, qui en blâmant nos vices, nous estime assez peu pour ne plus nous diffimuler les siens, se seroit cru trop heureux d'obtenir de nous l'indulgence qu'il nous accorde, si nous n'avions pas cru avoir besoin de la sienne.

Ce n'est pas là le seul inconvénient où nous jette la timidité: je ne prétends pas vous parler ici de celle qui ne vient que du peu d'usage que l'on a du monde, & qui ne gêne l'esprit, & la figure, que pour peu d'instans;

mais de cette timidité, qui naissant ; ou du peu de connoissance que nous avons de nos avantages, ou du trop de cas que nous faisons de ceux des autres, nous jette dans le découragement, nous rend fort inférieurs à nous-mêmes, & nous donne pour maîtres, ou nous rend égaux du moins des gens que la nature a placés au dessous de nous.

Vous ne sçauriez donc trop présumer de vos forces, ni affoiblir assez celles des autres. Gardez-vous sur-tout de vous faire du monde une trop haute idée : n'imaginez pas que pour y briller il faille être doué d'un mérite supérieur : si vous le croyez encore, examinez-moi, voyez (car je vais me donner pour exemple, & cela m'arrivera encore quelquefois) voyez ce que je deviens quand je veux plaire : que d'affectations, de graces forcées, d'idées frivoles ! dans quels travers enfin ne donnai-je pas ?

Pensez-vous que je me sois condamné sans réflexion au tourment de me déguiser sans cesse ? Entré de bonne heure dans le monde, j'en saisis aisément le faux. J'y vis les qualités solides proscrites, ou du moins ridiculi-

sées ; & les femmes, seuls juges de notre mérite, ne nous en trouver qu'autant que nous nous formions sur leurs idées. Sûr que je ne pourrois, sans me perdre, vouloir résister au torrent, je le suivis. Je sacrifiai tout au frivole ; je devins étourdi, pour paroître plus brillant ; enfin, je me créai les vices dont j'avois besoin pour plaire : une conduite si ménagée me réussit.

Je suis né si différent de ce que je parois, que ce ne fut pas sans une peine extrême, que je parvins à me gâter l'esprit. Je rougissois quelquefois de mon impertinence : je ne médisois qu'avec timidité. J'étois fat, à la vérité, mais sans graces, sans brillant, tel que beaucoup d'autres, & bien loin encore de cette supériorité qu'en ce genre, depuis je me suis acquise.

Il est sans doute aisé d'être fat, puisque quelqu'un qui craint de le devenir, a besoin de veiller sans cesse sur lui-même, & que cependant il n'y a personne qui n'ait sa sorte de fatuité ; mais il n'est pas si facile d'acquérir celle qu'il me falloit : cette fatuité audacieuse & singulière qui, n'ayant point de modele, soit seule digne d'en servir.

Car quels que soient les avantages de

la fatuité, il ne faut pas croire qu'elle seule réussisse, & qu'un homme qui est fat de bonne foi, & sans principes, aille aussi loin que celui qui sçait raisonner sur sa fatuité, & qui occupé du soin de séduire, & en poussant l'impertinence aussi loin qu'elle peut aller, ne s'enivre point dans ses succès, & n'oublie point ce qu'il doit penser de lui-même. Un fat dont l'esprit est borné, & qui se croit véritablement tout le mérite qu'il se dit, ne va jamais au grand. Vous ne sçauriez imaginer combien il faut avoir d'esprit pour se procurer un succès brillant & durable, dans un genre où vous avez tant de rivaux à combattre, & où le caprice d'une seule femme suffit souvent pour faire un nom à l'homme du monde le moins fait pour être connu. Combien de pénétration ne faut-il pas avoir, pour saisir le caractère d'une femme que vous voulez attaquer, ou (ce qui est infiniment plus flatteur, & ne laisse pas d'arriver quelquefois) que vous voulez réduire à vous parler la première ! de quelle justesse ne faut-il pas être doué, pour ne pas se tromper à la sorte de ridicule que vous devez exposer à ses

yeux, pour la rendre plus promptement sensible ! de quelle finesse n'avez-vous pas besoin pour conduire tout à la fois plusieurs intrigues, que pour votre honneur vous ne devez pas cacher au public, & qu'il faut cependant que vous dérobiez à chacune des femmes avec qui vous êtes lié ! Croyez-vous qu'il ne faille pas avoir dans l'esprit bien de la variété, bien de l'étendue, pour être toujours, & sans contrainte, du caractère que l'instant où vous vous trouvez exige de vous ; tendre avec la délicate ; sensuel avec la voluptueuse, galant avec la coquette. Etre passionné sans sentiment, pleurer sans être attendri, tourmenter sans être jaloux ; voilà tous les rôles que vous devez jouer ; voilà ce que vous devez être. Sans compter encore que vous ne pouvez avoir trop d'usage du monde, pour voir une femme telle qu'elle est, malgré le soin extrême qu'elle apporte à se déguiser, & ne croire pas plus à la fausse vertu que souvent elle oppose, qu'à l'envie qu'elle témoigne de vous garder, lorsqu'elle s'est rendue.

Ce détail est étonnant, lui dis-je, il m'effraie, je sens que je ne pourrai jamais en porter le poids. J'avoue, re-

294 *Les Egaremens du Cœur*
prit-il, qu'il n'est pas fait pour tout le monde, mais j'ai meilleure opinion de vous que vous-même, & je ne doute pas que je ne vous voie bientôt partager avec moi l'attention publique. Mais continuons.

Je vous ai dit que vous ne pouviez point trop parler de vous : à ce précepte, j'en ajoute un que je ne crois pas moins nécessaire ; c'est qu'en général, vous ne pouvez assez vous emparer de la conversation. L'essentiel dans le monde n'est pas d'attendre pour parler que l'imagination fournisse des idées. Pour briller toujours, on n'a qu'à le vouloir.

L'arrangement, ou plutôt l'abus des mots, tient lieu de pensées. J'ai vu beaucoup de gens stériles, qui ne pensoient, ni ne raisonnoient jamais, à qui la justice & les graces sont interdites, mais qui parlent avec un air de capacité, des choses mêmes qu'ils connoissent le moins, joignent la volubilité à l'imprudence, & mentent aussi souvent qu'ils racontent, l'emporter sur des gens de beaucoup d'esprit ; & qui modestes, naturels & vrais, méprisoient également le mensonge & le jargon. Souvenez-vous donc que la modestie anéantit les graces & les talens ; qu'en songeant à

& de l'Esprit. 295
ce que l'on a à dire, on perd le tems de parler, & que pour persuader il faut étourdir.

Je me souviens, lui dis-je, d'avoir vu quelquefois de ces gens que vous venez de me dépeindre ; mais loin qu'ils plussent, il me semble qu'on les accabloit de tout le mépris qu'on leur doit, & qu'on les trouvoit aussi insupportables qu'ils le sont.

Dites, répondit-il, qu'on blâmoit leurs travers, qu'on en rioit même ; mais que malgré cela, ils ne plussent pas, l'expérience y est totalement contraire. Voilà l'avantage des ridicules, c'est de séduire, & d'entraîner les personnes mêmes qui les blâment le plus.

De tous ceux qui regnent aujourd'hui, le fracas est celui qui en impose plus généralement, & sur-tout aux femmes. Elles ne regardent jamais comme vraies passions que celles qui commencent par les enlever à elles-mêmes. Ces attachemens que l'habitude de se voir forme quelquefois, ne leur paroissent presque toujours que des affaires de convenance, dont elles ne croient devoir s'occuper que médiocrement. L'impression qu'on ne leur fait qu'avec lenteur, n'agit jamais sur elles avec viva-

296 *Les Egaremens du Cœur*
cité. Il faut pour qu'elles aiment vivement, qu'elles ne sçachent pas ce qui les a déterminées à la tendresse. On leur a dit qu'une passion, pour être forte, devoit commencer par un trouble extrême, & il y a trop long-tems qu'elles le croient, pour pouvoir imaginer qu'elles reviennent jamais de cette idée. Rien n'est plus propre à faire naître dans leur ame ce trouble enchanteur, que cette ivresse de vous-même, qui vous faisant tout hasarder, anime les graces de votre personne, ou en couvre les défauts. Une femme admire, s'étonne, s'enchant, & parce qu'elle se refuse à la réflexion, croit que ce sont vos charmes qui ne lui en laissent pas le tems. Si par hasard elle songe à la résistance qu'elle pourroit vous faire, ce n'est que pour mieux se persuader qu'elle seroit inutile, & qu'on n'en doit point employer contre quelque chose d'aussi fort, d'aussi imprévu, d'aussi extraordinaire, enfin, qu'un coup de sympathie. Prétexte assez bien imaginé dans le fond, pour se rendre promptement, sans donner mauvaise opinion d'elles; puisqu'il n'y a point d'homme qui ne soit plus flatté d'inspirer tout d'un coup un amour violent, que de le faire naître par degrés.

& de l'Esprit. 297
Quels que soient, lui dis-je, les avantages que l'on peut retirer d'une impudence sans bornes, je doute que je puisse jamais adopter un systême qui m'obligeroit à cacher les vertus que je puis avoir, pour me parer des vices que je n'aurois pas. Ce que vous venez de dire, est parfaitement beau quant à la morale, reprit-il; mais le monde & elle ne s'accordent pas toujours, & vous éprouverez que le plus souvent, on ne réussit dans l'un qu'aux dépens de l'autre. Il vaut mieux, encore un coup, prendre les erreurs de son siècle, ou du moins s'y plier, que d'y montrer des vertus qui y paroïtroient étrangères, ou ne seroient pas du bon ton.

Du bon ton! repris-je. Vous ne sçavez peut-être pas encore ce que c'est? repartit-il d'un air railleur. Je vous avouerai, lui dis-je, qu'on m'a souvent ennuyé de ce terme, & d'autant plus, qu'on n'a pas encore pu me le définir. Ce ton de la bonne compagnie, si célèbre, en quoi consiste-t-il? Les gens qui le veulent par-tout, & le trouvent à si peu de personnes, & dans si peu de choses, l'ont-ils eux-mêmes? Qu'est ce enfin que ce ton?

Cette question m'embarrasse, répon-